

# Deux écrivains. L'un avance dans le sillage de Zola, l'autre a choisi de mettre ses pas dans ceux de Tocqueville : Tom Wolfe était à Paris pour son nouveau livre. Bernard-Henri Lévy aussi. L'occasion, autour d'un diet Coke, de faire le point sur un pays décrié et admiré : les Etats-Unis.

Par David Martin-Castelnau Photos Patrick Swirc

FINALEMENT, de Joseph Fouché à Joe Dassin, rien n'aura vraiment changé. C'est le même refrain, le même rêve et le même horizon : l'Amérique ! Du terrible ministre de la Police napoléonienne suggérant à l'empereur de traverser l'Atlantique pour se refaire, au crooner pompidolien chantant l'émigration joyeuse, non, décidément, rien n'a changé en France : nous étions et nous demeurons obnubilés par les Etats-Unis. Tour à tour épatés, déroutés, révoltés et pourtant happés, amusés, contrariés, enamorés... La raison ? Difficile à dire. Ou plutôt : trop long à expliquer. Alors, parce que l'occasion se présentait à Paris, un jeudi après-midi de mars, au George V, nous avons longuement bavardé en compagnie de deux écrivains : Bernard-Henri Lévy, qui revient d'un long périple aux Etats-Unis, avec un road book bâti de rencontres, d'observations et d'analyses sur le pays continent, sur le pays toujours mouvant (1). Et avec, en regard, Tom Wolfe, l'auteur culte du *Bûcher des vanités* et de *L'Etoffe des héros*, dont on traduit le dernier roman : *Moi, Charlotte Simmons* (2). Quel choix plus judicieux pour évoquer notre sujet ? Lévy vient de scanner les Etats-Unis, Wolfe les radiographie membre par membre depuis quarante ans. Aérien, presque diaphane, voici donc Tom Wolfe, septuagénaire aux yeux bleus et malicieux - et comme à l'accoutumée, tout de blanc vêtu. Droit, presque hiératique, arrivera un peu plus tard Bernard-Henri Lévy, complet

sobre et sombre, chemise blanche (Saint-Germain) et en main, un blackberry (Etats-Unis). Wolfe commandera « un Coke, un vrai... » ; pour Lévy, ce sera un Coca light. Clivage marqué, d'emblée. L'après-midi peut commencer. Au menu, donc : les Etats-Unis. Avec Tom Wolfe, la ration est américaine : *Moi, Charlotte Simmons*, ou près de 700 pages pour une plongée dans un campus américain. Le résultat... Comment dire ? Pour le fond, la charge évoque inévitablement le réquisitoire d'Allan Bloom, *The closing of the american mind*, lequel, si l'on s'en souvient, ferait passer Alain Finkielkraut pour un libertaire ; pour la forme, c'est-à-dire les personnages, leur dissection impitoyable et leurs pathétiques dialogues, on songera au *Ravelstein* de Saul Bellow, mais dûment nappé d'acide, et copieusement fourré à la strychnine. Microcéphales, sportifs, intellectuels, cyniques, oies blanches, gays, nerds, activistes : tous les jeunes personnages de Wolfe communiuent dans la vulgarité. Galerie décadente et déconnante : telle est la relève américaine ? « N'y voyez aucun a priori ! Seuls les faits me préoccupent... », glisse-t-il en lissant sa cravate de tricot navy, comme pour excuser un livre où l'usage du mot « fuck » et de ses aimables déclinaisons doit dépasser les mille occurrences. Bernard-Henri Lévy, lui, a commencé par accepter un défi : suivre l'itinéraire de Tocqueville pour la revue *Atlantic Monthly*.

A le lire, on dénicherait cependant d'autres influences. Stendhal, comme un clin d'œil, pour ce frenchy promenant son rétroviseur coast to coast. *Sur la route*, bien sûr, Kerouac en copilote. Mais aussi Morand, pour ce mélange de fulgurances et d'impatience. Au final, si le livre était mauvais, on se ferait un plaisir de l'assaisonner - à peine installé sur le canapé, Lévy se souvient du reste des *Franco-phobes* commis par l'auteur de ces lignes... - mais c'est un livre prenant, un panorama vif, varié et vivant. Et, tout bien considéré, un livre de réflexion autant qu'un compagnon de voyage. Par-delà le pittoresque, l'édifiant, Lévy est allé aux Etats-Unis vérifier une intuition : « L'Amérique n'est pas un pays sûr de lui, buté et conquérant, mais une nation inquiète, prise d'un formidable vertige identitaire. » Ne pas être dupe, donc, de « l'épidémie de drapeaux » et de ce « patriotisme de compensation » qui soude et panse une nation meurtrie par le 11 Septembre, un peuple tarabudé par la ronde de ses métamorphoses démographiques et culturelles. Les Etats-Unis, ce ne sont pas les marines. Ni non plus Woody Allen. Ou plutôt, ce sont les deux. Un colosse qui doute. Au terme de son enquête, Lévy dit d'ailleurs ne pas craindre l'équipée des « néocons », ces « fous de guerre » qui auraient perpétré un coup d'Etat intellectuel à Washington : « Primo, ils sont plus subtils et divisés qu'on veut bien les caricaturer ; ensuite, tout indique qu'ils ont

« De votre pays, je pourrais dire bien des clichés, une ou deux choses désagréables, mais je me bornerai à la conclusion : en cas de crise, nous serons toujours du même côté de la barricade... » Tom Wolfe

échoué, dans l'opinion comme dans les élites. La parenthèse se referme déjà... » Regret ou soulagement : Washington ne sera jamais Rome. Et ne menacera durablement la liberté de personne. Vraiment ? C'est alors, assez inopinément, que Philip Roth fait irruption dans la conversation, avec un roman étrange, *A plot against America* (3), sorte d'uchronie où le parti pro-allemand gagne les élections de 1940, s'allie au Reich et au Japon... à la grande stupéfaction des Juifs du New Jersey. « C'est un cauchemar éveillé assez amusant auquel... on n'adhère pas une seconde », élude Wolfe : « Les États-Unis sont une inébranlable démocratie. » La dérive impériale, liberticide que voient poindre certains altermondialistes ? « Aujourd'hui comme jadis, je n'y crois pas », avance Lévy, « car le peuple américain est sain. Non pas au sens zoologique, raciste, mais au sens politique : c'est un peuple bien travaillé par ses institutions, sa Constitution, ses corps intermédiaires. Un peuple solidement architecturé par la loi ». Tom Wolfe biche, qui songe « à tous les gauchistes » qu'il va exaspérer en susurrant que « le rêve poursuivi depuis les Grecs, celui d'un gouvernement idéal s'est réalisé et achevé en Amérique... » Et notre vénérable Gatsby de dodeliner : « Ce pays, je le compare à un train massif, stable, déterminé, que rien ne peut freiner ou faire dévier. Notre peuple et notre système de checks and balances nous prémunissent de tout aventurisme politique. La gauche et la droite font mine de vouloir orienter le train, s'empoignent et s'époumonent au sujet de sa conduite, Ben Laden lui inflige des piqûres de moustiques, mais en vérité rien, strictement rien ne le fera dérailler... » Silence. Bigre... Tom Wolfe ne vient-il pas, très précisément, de donner une définition du Titanic ? L'auteur d'*Un homme, un vrai* regrette-t-il subitement de s'être abandonné à ce mâle optimisme ? Il cherche en tout cas un motif d'inquiétude et revient à son roman : « Le politiquement correct, qui attaque le cœur même de notre culture : la libre pensée, la libre parole, le primat des faits sur l'idéologie... Là, peut-être, sourit-il poliment, réside le péril... » Sourcil à l'équerre, Bernard-Henri

Lévy réfute ce danger-là : « Le politiquement correct n'a jamais voulu faire la police de la pensée mais policer le langage : ne négligeons pas la nuance ! Prendre en compte les souffrances, les humiliations des Noirs, des femmes, des gays, ce n'est pas de la tyrannie, c'est de la délicatesse. C'est de la haute civilisation... » Puis, passant du Coca au thé : « Qu'est-ce que les États-Unis ? Peut-être cela, justement : le mariage et l'équilibre des excès. » Ne contemplons-nous pas là la patrie du puritanisme et de l'industrie du X ? De l'argent-roi et du rien au-dessus-de-la-loi ? Des armes en vente libre et de la tolérance à tous crins ? De l'individu forcené et de la communauté sacrée ? « Oui, c'est peut-être cela que les États-Unis ont à nous apprendre : cette dialectique, ce refus de se figer, de se calcifier, cette manière d'être au monde - d'être et le problème, et la solution... » En fond sonore, Leonard Cohen...

*It's coming to America first,  
the cradle of the best and of the worst  
It's here they got the range  
and the machinery for change*

Il s'en faut de peu que le titre soit parfaitement raccord, que le bar soit bercé du doux tempo de *Democracy (The Future, 1992)*. Est-ce la caféine ? Lévy tempère illico, lui aussi, son optimisme : « J'ai fait un livre "anti-anti-américain", non pas un livre béat. Je dis donc avec force que certaines dérives menacent les États-Unis : l'obésité généralisée - oh ! pas celle des corps, obsédés par le fitness - celle des lieux, des choses qui écrasent l'homme ; mais aussi un rapport au passé délirant et kitsch. » Et, bien plus grave encore que la démesure ou l'authentoc, « je pressens cette tentation funeste de l'isolationnisme, qui nous revient des deux extrêmes, d'un Michael Moore, qui la réclame au nom de l'anti-impérialisme, et d'un Samuel Huntington, au prétexte que le globe ne serait plus que l'arène d'une guerre des civilisations... ». Interlude, en manière de vaudeville. Au bar du George V, une gironde et mûre Marie-Laure pique sur moi : suis-je Francisco ? A-t-elle

rendez-vous avec moi ? Tom Wolfe observe le plafond. Chacun son tour : quelques instants plus tard, c'est une dame, en pâmoison, qui foncera sur Bernard-Henri Lévy. Fin de l'interlude. Revenons aux États-Unis. Autant dire : parlons un peu de la France. Du tandem improbable, parfois du couple, que ces deux pays forment. Wolfe, baisse délicatement les yeux vers ses souliers bicolores : « De votre pays, je pourrais dire bien des clichés, une ou deux choses désagréables, mais je me bornerai à la conclusion : en cas de crise, nous serons toujours du même côté de la barricade... ». Bernard-Henri Lévy confirme cette singulière imbrication : « De la dispute géopolitique à la gastronomie et à l'art, la France est démesurément présente dans le cœur et l'esprit des Américains - qu'ils la critiquent ou la célèbrent... Ici, hélas, l'animosité à l'égard de l'Amérique est profonde, puissante, ancienne. » Jalousie ? « C'est un fait que nos pays se ressemblent, ou du moins se ressemblaient, et que les États-Unis ont tranché de vieux débats européens, sur l'Etat, l'individu, la liberté et l'identité... dans lesquels nous sommes encore emberlificotés. » Mère des lois, des arts et des armes : telle se définissait la France, telle aime à se regarder l'Amérique désormais. Tout à l'heure, Tom Wolfe, après avoir resserré ses boutons de manchette en coton tressé nous a quittés allègre et insouciant - l'ai-je entendu siffloter dans la galerie *On the sunny side of the street* ? Bernard-Henri Lévy, lui, finira sur une note plus grave : « Si l'Amérique, cette passion française, suscite un tel ressentiment chez nous, ce n'est pas pour ses vices, bien réels, mais pour ses vertus : cette société d'hommes libres et mobiles rend fous tous les adorateurs de l'enracinement et de l'ordre, qu'ils soient rouges, bruns ou verts... A eux aussi, à eux tous, l'Amérique donne le vertige. »

(1) *American vertigo*, de Bernard-Henri Lévy, éd. Grasset, mars 2006. (2) *Moi, Charlotte Simmons*, de Tom Wolfe, éd. Robert Laffont, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Cohen, mars 2006. (3) *A plot against America* de Philip Roth, trad. française chez Gallimard en juin 2006.

L'Optimum - Avril 2006